

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 18 au 30 novembre 2019

Sophie Divry



© Louise Oligny

Biographie

Sophie Divry, née en 1979 à Montpellier, est une écrivaine française. Elle vit à Lyon.

Après des études de Lettres, elle travaille comme journaliste, entre 2004 et 2010, au mensuel "La Décroissance".

Son premier livre, *La Cote 400*, est publié en 2010 et traduit en cinq langues.

Après *La Cote 400* et *Journal d'un recommencement* (2013), *La condition pavillonnaire* (2014), son troisième roman, est finaliste pour le prix du Monde et a reçu la mention spéciale du Prix Wepler 2014.

En 2015, elle publie son quatrième roman, *Quand le diable sortit de la salle de bain*, puis signe son premier essai avec *Rouvrir le roman* en 2017.

Elle est de retour lors de la rentrée littéraire 2018, avec un récit de fin du monde et de survie, une robinsonnade contemporaine sous le titre *Trois fois la fin du monde*.

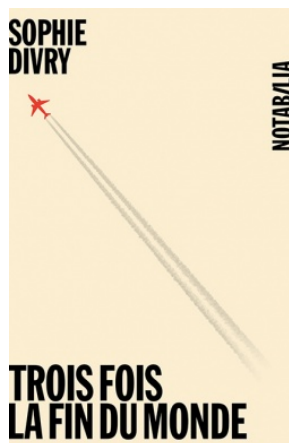
Depuis 2016, elle participe à l'émission *Des Papous dans la tête* sur France Culture.

Bibliographie sélective

- *Trois fois la fin du monde*, Éditions Noir sur Blanc, 2018
- *Rouvrir le roman*, Éditions Noir sur Blanc, 2017
- *Quand le diable sortit de la salle de bain*, Éditions Noir sur Blanc, 2015
- *La Condition pavillonnaire*, Éditions Noir sur Blanc, 2014
- *Journal d'un recommencement*, Éditions Noir sur Blanc, 2013
- *La Cote 400*, Éditions Les Allusifs, 2010

Présentation sélective des ouvrages

Trois fois la fin du monde, Éditions Noir sur Blanc, 2018



Après un braquage avec son frère qui se termine mal, Joseph Kamal est jeté en prison. Gardes et détenus rivalisent de brutalité, le jeune homme doit courber la tête et s'adapter. Il voudrait que ce cauchemar s'arrête. Une explosion nucléaire lui permet d'échapper à cet enfer. Joseph se cache dans la zone interdite. Poussé par un désir de solitude absolue, il s'installe dans une ferme désertée. Là, le temps s'arrête, il se construit une nouvelle vie avec un mouton et un chat, au cœur d'une nature qui le fascine.

Trois fois la fin du monde est une expérience de pensée, une ode envoûtante à la nature, l'histoire revisitée d'un Robinson Crusoé plongé jusqu'à la folie dans son îlot mental. Une force poétique remarquable, une tension permanente et une justesse psychologique saisissante rendent ce roman crépusculaire impressionnant de maîtrise.

« Au bout d'un temps infini, le greffier dit que c'est bon, tout est en règle, que la fouille est terminée. Il ôte ses gants et les jette avec répugnance dans une corbeille. Je peux enfin cacher ma nudité. Mais je ne rhabille plus le même homme qu'une heure auparavant. »

Extraits de presse

Article publié sur *RTS*, le 19 septembre 2018, propos recueillis par Linn Levy

La romancière Sophie Divry pense que la fin du monde est permanente

[...]

Joseph Kamal est en prison après un braquage qui a mal tourné et qui a coûté la vie à son frère. L'enfermement, où il subit toutes les humiliations, les dominations et les cruautés, est un enfer pour lui. Alors quand se produit la catastrophe, dont le lecteur ne sait rien mais qui détruit la majeure partie de l'humanité, Joseph se sent revivre.

L'enfer, ce n'est pas que les autres

Enfin débarrassé de ses congénères et des violences qu'ils génèrent, Joseph, qui est aussi le narrateur, va aller vivre en pleine nature, seul au monde. "A la base, j'avais cette idée philosophique : s'il est infernal de vivre avec les autres, il est aussi impossible de vivre seul", explique au micro de la *RTS* Sophie Divry, dont c'est le sixième roman.

Un Robinson moins paradisiaque

Construit en trois tableaux qui sont autant de fins du monde - la prison, la catastrophe, la solitude - le sixième roman de l'auteure française Sophie Divry se retrouve sur plusieurs listes de prix littéraires. Le roman interroge, dans une langue très puissante et soignée, le mythe de Robinson Crusoé, dans une version moins paradisiaque que celle de Daniel Defoe ou de Michel Tournier. "J'ai 39 ans, et comme toute ma génération, j'ai été élevée dans cette conscience que l'homme détruit tout, que nous vivons des fins du monde permanentes."

L'écrivain doit laisser décanter

Militante de gauche, l'auteure de "La Condition pavillonnaire" refuse le statut d'écrivain engagé.

« Dire que les ouvriers sont opprimés, cela ne va libérer ni la littérature qui a besoin de beaux textes, ni les ouvriers qui le savent déjà et qui ont besoin de syndicat ». [...]

En revanche, Sophie Divry estime qu'il est du devoir de l'écrivain de raconter le monde contemporain, non pas pour faire des bouquins sur ce qui se passe aujourd'hui - cela c'est le travail des journalistes - mais pour le décanter, prendre le temps de comprendre comment le monde contemporain agit sur nos consciences, comment il nous travaille. "L'amour par exemple n'est pas le même qu'il y a 50 ans. Qu'est qui est différent ? Qu'est-ce qui est pareil ? La mission de l'écrivain, c'est s'emparer de ce qui nous désespère".

Interview de Sophie Divry sur *France 3 Grand Lyon, Culturebox*, 8 octobre 2018



[Voir la vidéo](#) (Durée : 2 min 35)

Sophie Divry sur le plateau de *La Grande Librairie*, 5 décembre 2018 (extrait)



[Voir la vidéo](#) (Durée : 14 min 15)

Rouvrir le roman, Éditions Noir sur Blanc, 2017



Ce livre a pour but de discuter quelques idées reçues pesant sur la conscience de l'écrivain français contemporain qui, il faut l'avouer, a un lourd héritage. Cette réflexion, si elle relève avant tout de la théorie littéraire, n'a au fond d'autre but que de dire que le roman n'est pas mort, et que la littérature vaut le coup.

Face aux plaintes répétées des « déclinologues » qui ne prouvent que leur propre perte de foi et laissent le lecteur dans un découragement démobilisateur, Sophie Divry propose des solutions pour refaire du roman un lieu de recherche et d'aventures. Elle partage ses idées pour une littérature plus exigeante, plus vivante et plus tenace, plus nécessaire aux auteurs comme aux lecteurs.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, 23 mars 2017, par Raphaëlle Leyris

A mi-chemin de son essai *Rouvrir le roman*, Sophie Divry rappelle en quels termes Virginia Woolf combattait l'idéologie littéraire conventionnelle de son temps : « *On nous donne une petite boîte de jouets, et l'on nous dit : "Vous ne devez jouer qu'avec ceux-là." Il faut avoir le courage de jeter la petite boîte par la fenêtre.* » *Rouvrir le roman* a quelque chose d'une boîte à outils pour que chacun puisse fabriquer ses propres jouets, à volonté.

S'élevant contre l'idée que le roman serait « *contraignant, compromis, pauvre, forcément narratif, vulgaire ou corrompu* », Sophie Divry s'attelle ici à démonter un certain nombre de préjugés. Peut-on écrire un roman quand on n'est porté ni sur les personnages ni sur l'intrigue ? A-t-on encore le droit d'utiliser le passé simple ? « *Le public est-il sale ?* » « *Le sens est-il sale ?* » Sophie Divry se confronte à ces questions et à d'autres plus précises, sur le jeu avec la typographie, la manière d'introduire des dialogues... Le tout en s'appuyant sur quelques-uns de ses héros, de Virginia Woolf à Edgar Hilsenrath, en passant par Nathalie Sarraute ou le génial Raymond Federman.

Plaidant pour une recherche formelle qui ne serait pas simple volonté d'« *en mettre plein la vue* », mais de « *mettre à jour cette matière sensible qui nous échappe* », Sophie Divry signe avec *Rouvrir le roman* un très stimulant précis de liberté.

Sophie Divry sur le plateau de *La Grande Librairie*, 16 février 2017 (extrait)



[Voir la vidéo](#) (Durée : 13 min)

Quand le diable sortit de la salle de bain, Éditions Noir sur Blanc, 2015



Dans un petit studio mal chauffé de Lyon, Sophie, une jeune chômeuse, est empêtrée dans l'écriture de son roman. Elle survit entre petites combines et grosses faims. Certaines personnes vont l'aider avec bonté, tandis que son ami Hector, obsédé sexuel, et Lorchus, son démon personnel, vont lui rendre la vie plus compliquée encore. Difficile de ne pas céder à la folie quand s'enchaînent les péripéties les plus folles.

Après la mélancolie de *La Condition pavillonnaire*, Sophie Divry revient avec un roman improvisé, interruptif, rigolo, digressif, foutraque, intelligent, émouvant, qui, sur fond de gravité, en dit long sur notre époque.

« Ce roman raconte une histoire : la recherche d'emploi d'une jeune précaire. Sans prétendre dresser un tableau objectif du chômage, je voulais que ce livre reflète quelque chose de nos misères contemporaines, quelque chose d'à la fois prosaïque et urgent, du ressort de la nécessité économique. »

Sophie Divry

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, 2 septembre 2015, par Florence Noiville

Après la magnifique et mélancolique *Condition pavillonnaire*, Sophie Divry revient avec un texte drôle, ultra-inventif, un peu foutraque même – et qui pourra sans doute en agacer certains –, sur fond de précarité économique et de graves problèmes de société. De quoi s'agit-il ? Du diable que l'on tire par la queue quand on est aujourd'hui un écrivain ou un artiste, des factures pas prévues, des combines et de la faim qui tenaille parfois, des invitations à dîner qui n'arrivent pas, de l'indigence des relations virtuelles, du RSA, de l'écriture et de son inutilité sociale, du vide sidéral du Net, de la musique d'attente du serveur de Pôle emploi, de tout et de rien et surtout de rien, parce que c'est un sujet si riche, une vraie corne d'abondance, la pauvreté !

Présentation par Sophie Divry de son roman *Quand le diable sortit de la salle de bains*, juillet 2015, librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (Durée : 3 min 15)

Émission *Le matin du départ*, France Inter, 28 novembre 2015

Trouver refuge dans une bibliothèque, avec Sophie Divry

[Écouter l'émission](#) (durée : 19 min)

***La Condition pavillonnaire*, Éditions Noir sur Blanc, 2014**



La Condition pavillonnaire nous plonge dans la vie parfaite de M.-A., avec son mari et ses enfants, sa petite maison. Tout va bien et, cependant, il lui manque quelque chose. L'insatisfaction la ronge, la pousse à multiplier les exutoires : l'adultère, l'humanitaire, le yoga, ou quelques autres loisirs proposés par notre société, tous vite abandonnés. Le temps passe, rien ne change dans le ciel bleu du confort. L'héroïne est une velléitaire, une inassouvie, une Bovary... Mais pouvons-nous trouver jamais ce qui nous comble ? Un roman profond, moderne, sensible et ironique sur la condition féminine, la condition humaine.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Figaro*, 30 octobre 2014, par Astrid de Larminat

La Condition pavillonnaire : la Bovary du XXe siècle

Dans son dernier roman, Sophie Divry met en scène une femme qui s'amuse, se marie et s'ennuie. Ou plus exactement, une femme qui n'est jamais contente...

Le prologue parle d'une histoire commencée avant nous, faite de couples qui se forment, de maisons qu'on achète, d'enfants qu'on élève, de factures à payer, de dîners à préparer, de mari qui rentre du travail, de parents qui deviennent grands-parents - une histoire qui se poursuivra après nous, la condition humaine en somme ; mais comme celle dont il va s'agir dans ce roman est née en 1954, s'est mariée en 1974, s'est installée dans le lotissement d'une ville de 5000 habitants entre Grenoble et Chambéry, où elle finira ses jours, le livre s'appelle *La Condition pavillonnaire*.

Après le « nous » des premières lignes vient un « tu » qui désigne l'héroïne, aux initiales emblématiques : M. A. Au cas où la ressemblance aurait échappé au lecteur, la deuxième partie du récit, qui décrit ses vingt premières années de mariage, s'ouvre par une citation de Flaubert

à propos d'Emma Bovary : «Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement.» Le récit déroule implacablement l'existence de M. A. en partant de son enfance : fille unique de petites gens comme il faut, une maison dans un village, l'école à dix minutes à pied. Arrivent l'adolescence et l'ennui, et les rêves suscités par les images de chevelus battant le pavé au journal télévisé. M. A. est jolie et intelligente. Après son bac mention bien, elle peut enfin s'enfuir, part faire des études d'économie à Lyon. Son premier rêve s'effondre : au début, l'indépendance tant attendue a un goût âcre de solitude. Puis vient le temps des copains, des soirées, on danse, on fume, on rit fort, les cheveux longs et les vêtements collants, on passe des vacances au camping en Espagne, on refait le monde, on s'interroge, quel est ton but dans la vie? Être heureuse, s'exclame M. A., c'est-à-dire être libre, voyager, être amoureuse, avoir des enfants, s'épanouir dans son travail.

Le doigt dans l'engrenage

Le narrateur ne commente pas. Il livre en pâture au lecteur les clichés de la psyché moderne. Arrive enfin le jour tant espéré où M.A. rencontre son futur mari, qu'elle embrasse fougueusement aussitôt qu'il lui a dit qu'elle est une fille exceptionnelle. Sans le savoir, elle a mis le doigt dans l'engrenage de la vie bourgeoise dont elle ne saura jamais se satisfaire. « Tu n'es jamais contente, il t'en faut toujours plus », lui reprochera parfois son mari. Ce roman peut être lu comme une réhabilitation de la figure de Charles Bovary, ici François. Un homme gentil et fiable qui se contente de peu mais s'en contente pleinement. Lorsqu'il meurt discrètement, simplement, on se dit qu'il a été un honnête homme, qu'il a mené une vie bonne.

Pourquoi ne peut-on pas en penser autant de M. A. ? Dans un bref passage, la romancière donne la clé du personnage : comme les éditeurs qui veulent toujours qu'il y ait de la tension dramatique dans un roman, un événement à venir qui tire le lecteur jusqu'à la fin, «M. A. n'avait pas compris que ce qui remplit la vie est un mode d'être, le présent de la phrase dans laquelle on respire, non un événement placé dans le futur, et qui après consommation de lui-même, nous laissera déçus devant un frigidaire ». L'ennui, ce ne serait pas de mener une vie ordinaire mais de ne pas la vivre.

[Article publié dans l'Express, 7 septembre 2014, par Delphine Perras](#)

La Condition pavillonnaire, une vie dans les règles.

Relevant le parti pris narratif du "tu", Sophie Divry signe un roman captivant et hypnotique sur le destin d'une Emma Bovary moderne.

Après le percutant monologue d'une bibliothécaire frustrée dans *La Cote 400*, puis les interrogations de la jeune narratrice du *Journal d'un recommencement* sur l'Église catholique, Sophie Divry, trentenaire, donne à nouveau le premier rôle à une femme.

Une certaine M. A., née dans les années 1950 en Isère, enfance solitaire, milieu assez modeste - père garagiste, mère employée municipale -, dont la vie va s'écouler selon un tracé des plus prévisibles. Bac mention bien, l'occasion de "monter d'un cran" en faisant des études d'économie à Lyon, rencontre en 1974 avec François, vraie idylle. Il se voit confier une société d'assurances à Chambéry où le couple va s'installer, puis se marier, en 1978, et acquérir une maison dans une zone pavillonnaire.

C'est l'ère des chambardements territoriaux, des zones périurbaines, des hypermarchés qui fleurissent ça et là. M. A. trouve du travail dans une société de meubles, donne naissance à un garçon, puis à une fille. Son quotidien est rythmé par les courses-les repas-la lessive-les enfants, les dîners avec des couples amis, ritualisés au dernier degré. "Tout est en ordre." Seul l'exode estival annuel dans le Sud, au bord de la mer, lui permet de souffler.

Mais cette citation de Flaubert, en introduction de la deuxième partie du livre, donne le ton : "Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement." Piégée, M. A. a tous les attributs d'une Emma Bovary...

Curieux roman, hypnotique, qui relève le parti pris narratif du "tu", précis (trop, parfois), aux limites du traité de sociologie. Réussi et captivant, sans conteste.

Journal d'un recommencement, Éditions Noir sur Blanc, 2013

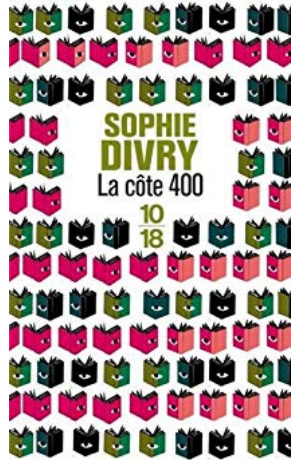


Journal d'un recommencement est un regard neuf sur une institution vieillissante, regard posé par la jeune narratrice sur l'Église catholique. Elle s'interroge sur les rituels qui réunissent les chrétiens tous les dimanches, elle qui perçoit sa propre croyance non pas comme un aveuglement mais comme une énigme.

À travers le journal de visites paroissiales, alliant introspection et observations teintées d'humour, Sophie Divry parvient à dresser un tableau tout en subtilité sur la vie d'une communauté de croyants.

Sa plume sobre, jamais complaisante, navigue avec bonheur entre différents registres pour nous livrer un récit inhabituel et

La Cote 400, Éditions Les Allusifs, 2010



Elle rêve d'être professeur, mais échoue au certificat et se fait bibliothécaire. Esseulée, soumise aux lois de la classification de Dewey et à l'ordre le plus strict, elle cache ses angoisses dans un métier discret. Les années passent, elle renonce aux hommes, mais un jour un beau chercheur apparaît et la voilà qui remet ses bijoux. Bienvenue dans les névroses d'une femme invisible. Bienvenue à la bibliothèque municipale, temple du savoir où se croisent étudiants, chômeurs, retraités, flâneurs, chacun dans son univers. Mais un jour ce bel ordre finit par se fissurer.

Extraits de presse

Présentation par Sophie Divry de son roman *La Côte 400* lors du Salon du Livre de Paris, mars 2011



[Voir la vidéo](#) (Durée : 4 min 26)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant sectoriel – Les Petites fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté